



UNIVERSITÉ
BISHOP'S
UNIVERSITY

TRIBUTE TO JORGE LUIS BORGES
HOMMAGE À JORGE LUIS BORGES
HOMENAJE A JORGE LUIS BORGES



Retrato de Borges
Ciupiak, 1996

**Dépôt légal 2e trimestre 1997
Bibliothèque nationale du Québec**

**Legal deposit June 1997
National Library of Canada**



TRIBUTE TO JORGE LUIS BORGES
HOMMAGE À JORGE LUIS BORGES
HOMENAJE A JORGE LUIS BORGES

Emilia I. Deffis de Calvo, editor
Dept. of Modern Languages. Spanish Section

Borges and the English Literature. *Queenie Monk*

Borges: de la fiction à la réalité, de la vie à la littérature. *Jean Levasseur*

La Biblia en Borges. *Cristina Elgue de Martini*

Tribute to Jorge Luis Borges

In 1996 Bishop's University organized a Tribute in commemoration of the 10th anniversary of the death of Argentine writer Jorge Luis Borges. Borges' literary work has been translated to many languages, studied from different critical perspectives, adapted to film, and presented in successive compilations of Complete Works. In fact, it is difficult to assess the full scope of Borges' oeuvre and the enormous breadth of critical and popular response.

However, outside of the academic milieu, Borges's personality and work are relatively unknown in Canada. It was for this reason that we organized this symposium in three languages, English, French and Spanish. Our intention was not only to promote knowledge about this writer, but also to stimulate a wider reading of his texts.

It is our hope that this publication will serve as a concrete reminder of this tribute, which was presented on the evening of November 15, 1996, at Bishop's University in Lennoxville, Quebec. Here the reader will find the complete texts of three lectures that were presented that evening. Together they present a vivid and tantalizing image of Borges the man and Borges the writer, and they invite the reader to take part in the pleasure of reading, something that Borges always promoted among his students.

"... I grew up in a garden... and in a library of unlimited English books"

Borges and the English Literature by Queenie Monk, one of Bishop's outstanding students, presents a brief biography focusing particularly on the intimate presence of the English Language in Borges' work.

"Homme de bibliothèque"

Borges: de la fiction à la réalité, de la vie à la littérature by Jean Levasseur, professor of littérature française et québécoise at Bishop's, explores the man behind the biography. Levasseur discovers a writer who knows perfectly the mechanisms of literary creation. He also discovers a man who, ironically, succumbs to blindness in the middle of a library, and who, so as not to lose his sanity, asks, "Read me a book".

"La Biblia es una Biblioteca"

La Biblia en Borges, by Cristina Elgue de Martini, professor at the University of Cordoba in Argentina and at the University of Laval in Quebec, illustrates, through textual analysis, the

Borgesian reading of The Bible. Elgue de Martini uses the theories of Northrop Frye to analyse "The Gospel According to Mark" (*Doctor Brodie's Report*, 1970). She discusses the use of the Bible by the protagonist, Baltasar Espinosa, and the resulting macabre reactivation of Biblical myths in the primitive, superstitious, and fanatical minds of the Gutes.

We wish to offer our sincere thanks to the authors of these texts for their generous and unconditional participation in this tribute. The sensitivity and pleasure exhibited in their exploration of Borges will doubtless open the Borgesian library, and the Borgesian spirit, to new readers.

We also wish to thank the administration of Bishop's University, especially the Dean of Humanities, Dr. Robert Forrest, for the material and intellectual support that were indispensable in the realization of both the tribute and this publication.

To our colleague and friend, Dr. Céline Dudemaine, we extend our thanks for her constant encouragement and assistance at each stage of the organization for this event.

Emilia Deffis de Calvo

English translation: Steven Sheeran

* Internet users may access to different home pages about Borges:

<http://www.hum.aau.dk/Institut/rom/borges/borges.htm>

<http://lenti.med.umn.edu/~ernesto/Borges/Borges.html>

&&&&&

Hommage à Jorge Luis Borges

L'année 1996 marquait le dixième anniversaire de la mort de Jorge Luis Borges, poète, essayiste et narrateur argentin. Son oeuvre littéraire, traduite en plusieurs langues, a été étudiée selon diverses perspectives critiques, a été adaptée au cinéma, a servi d'inspiration pour des écrivains et a été éditée en successives compilations d'Oeuvres Complètes (même durant la vie de l'auteur). Il serait inutile de faire ici le point de cette immense oeuvre et de sa bibliographie.

En dehors du milieu académique, la personnalité et l'oeuvre de Borges sont relativement peu connues au Canada. C'est pour cette raison que nous avons organisé une rencontre en trois langues, anglais, français et espagnol, qui avait pour objectif de faire connaître cet auteur et, surtout, de stimuler la lecture de ses textes.

Cette publication a pour but de laisser une trace concrète de l'Hommage fait par un groupe de personnes à l'Université Bishop's de Lennoxville. Le lecteur trouvera ici les trois communications lues lors de cette soirée du 15 novembre 1996. Les trois textes réussissent à donner une image de l'homme et de l'écrivain. Les trois textes constituent une invitation au plaisir de lire, ce que Borges lui même encoirageait chez ses étudiants de littérature.

"... I grew up in a garden... and in a library of unlimited English books"

Borges and the English Literature de Queenie Monk, étudiante distinguée de cette Université, trace une brève biographie que recueille l'intime présence de la langue anglaise dans l'oeuvre de l'écrivain argentin.

"Homme de bibliothèque"

Borges: de la fiction à la réalité, de la vie à la littérature de Jean Levasseur, professeur de littérature française et québécoise à Bishop's, cherche, lui aussi, l'homme derrière la biographie. Il trouve l'écrivain qui connaît parfaitement les mécanismes de la création littéraire, mais il trouve, en plus, l'homme qui perd la vue progressivement au milieu d'une bibliothèque et qui, pour ne pas perdre la raison, demande : "Lis-moi un livre".

"La Biblia es una Biblioteca"

La Biblia en Borges de Cristina Elgue de Martini, professeure de l'Université de Córdoba (Argentine) et de l'Université Laval à Québec, explique la lecture borgésienne de la Bible à travers l'analyse textuelle. La théorie de Northrop Frye est utilisée dans ce travail pour analyser, dans "L'Évangile selon Saint Marc" (*Le rapport de Brodie*, 1970), l'"approche intellectuelle" que Baltasar Espinoza fait de la Bible, en provoquant la monstrueuse réactualisation du mythe dans l'esprit "primitif", fanatique et superstitieux des Gutes.

Nous remercions personnellement les auteurs de ces trois textes pour leur participation généreuse et inconditionnelle et qui ont rendu possible la réalisation de cet Hommage. Leur

sensibilité de lecteurs passionnés ouvre la porte de la bibliothèque borgésienne à de nouveaux lecteurs, et ils le font de la meilleure façon possible, c'est-à-dire, à partir du plaisir de la lecture.

Nous remercions aussi les autorités de l'Université Bishop's, spécialement le Doyen de la Faculté des Sciences Humaines, Dr. Robert Forrest, pour son soutien matériel et intellectuel indispensable à la réalisation de l' Hommage et de cette publication.

Je remercie également ma collègue et amie, Dr. Céline Dudemaine, pour son appui constant et son aide appréciée à chaque étape de l'organisation de la soirée.

Emilia Deffis de Calvo

Traduction française: Céline Dudemaine

*Les usagers d l'Internet peuvent accéder à différentes pages électroniques consacrées à des projets sur Borges :<http://www.hum.aau.dk/Institut/rom/borges/borges.htm>

<http://lenti.med.umn.edu/~ernesto/Borges/Borges.html>

&&&&&&

Homenaje a Jorge Luis Borges

En 1996 se cumplió el décimo aniversario de la muerte de Jorge Luis Borges, poeta, ensayista y narrador argentino. Su obra literaria ha sido traducida a numerosos idiomas, estudiada desde múltiples perspectivas críticas, llevada al cine, inspiradora de otros escritores y editada en sucesivas compilaciones de Obras Completas (incluso en vida del autor). Sería ocioso intentar dar aquí cuenta prolija de la extensión y profundidad de la obra y su bibliografía.

Fuera del ambiente estrictamente académico la personalidad y la obra de Borges son relativamente poco conocidas en Canadá. Por esta razón, y en ocasión de la fecha, pensamos en organizar un encuentro, llevado a cabo en tres lenguas: inglés, francés y español, con la intención de difundir y promover el conocimiento de este autor y, por sobre todo, estimular a la lectura de sus textos.

Este librito tiene como objetivo el dejar una huella concreta del Homenaje realizado por un grupo de personas en la Universidad Bishop's de Lennoxville. El lector encontrará aquí los tres

trabajos leídos en la velada del 15 de noviembre de 1996. Entre los tres se logra perfilar una imagen del hombre y del escritor, y los tres constituyen una invitación a la lectura gozosa, hecho que el propio Borges alentaba entre sus estudiantes de literatura.

"... I grew up in a garden... and in a library of unlimited English books"

Borges and the English Literature de Queenie Monk, estudiante sobresaliente de esta universidad, traza una breve biografía que rescata la íntima presencia de la lengua inglesa en la obra del escritor argentino.

"Homme de bibliothèque"

Borges: de la fiction à la réalité, de la vie à la littérature de Jean Levasseur, profesor de literatura francesa y quebequense en esta casa de estudios, busca también al hombre tras la biografía. Encuentra al escritor que conoce perfectamente los mecanismos de la creación literaria, pero también halla al hombre que va ennegreciendo paulatinamente en medio de una biblioteca, y que, para no perder la lucidez, pide : "Lis-moi un livre".

"La Biblia es una Biblioteca"

La Biblia en Borges de Cristina Elgue de Martini, profesora de la Universidad Nacional de Córdoba (Argentina) y de la Université Laval de Québec, explica y fundamenta, a través del análisis textual, la lectura borgesiana de la Biblia. Para él, la Biblia es una colección de mitos. La teoría de Northrop Frye es utilizada en este trabajo para analizar, en El evangelio según San Marcos (*El informe de Brodie*, 1970), la "aproximación intelectual" que Baltasar Espinoza hace de la Biblia, produciendo la monstruosa reactualización del mito en el entendimiento "primitivo", fanático y supersticioso de los Gutes.

Agradecemos de manera muy personal a los autores de estos tres textos por su participación, generosa e incondicional, en la concreción de este homenaje. Su sensibilidad de lectores apasionados abre las puertas de la biblioteca borgesiana a nuevos lectores, y lo hacen de la mejor manera posible, desde el goce de la lectura.

Agradecemos también a las autoridades de la Universidad, en especial al Decano de la Facultad de Humanidades, Dr. Robert Forrest, por el sostén material e intelectual, indispensables para la realización del homenaje y la publicación resultante.

A mi colega y amiga, la Dra. Céline Dudemaine, agradezco su constante estímulo y su invaluable ayuda en cada etapa de la organización de la velada.

Emilia Deffis de Calvo

*Los usuarios de Internet pueden acceder a varias páginas electrónicas consagradas a proyectos borgesianos: <http://www.hum.aau.dk/Institut/rom/borges/borges.htm>

<http://lenti.med.umn.edu/~ernesto/Borges/Borges.html>

&&&&&

Borges and the English Literature

Queenie Monk

Borges lived in Argentina, and wrote, of course, in Spanish. However, he had a very rich background in English literature.

He said, "For years I believed I had grown up in a suburb of Buenos Aires. The truth is that I grew up in a garden... and in a library of unlimited English books. In every corner of Palermo (I have been told), knives and guitars were teeming, but those who filled my mornings and gave a horrid pleasure to my nights were Stevenson's blind buccaneer "[in *Treasure Island*]" dying under the horses' hoofs, and the traitor "[in H.G. Wells' *The Time Machine*]" who abandoned his friend on the moon." 1 "The first book I read was Grimm's Fairy Tales. Then I went on to *Alice in Wonderland* and *Alice Through the Looking Glass*." 2 "When I think of my childhood, I think of books." 3

Argentina at this time was a land of immigrants, still clinging to their European cultures and languages. Borges' grandmother was Fanny Haslam, from Staffordshire, England. She spoke to her son. Borges' father, in English, and taught him to revere English writers. Borges' father loved to read and recite the poems of Shelley, Keats and Swinburne. He and his mother Fanny spoke to his two children, Norah and Jorge, whom he called "Georgie", in English.

Georgie was taught at home by an English governess, Miss Tink, until he was nine. In his bilingual household, English was the language of reading, and of his first writing. Spanish was the language one spoke to Mother and the servants.

Georgie read voraciously. When he won his first prize for writing, he spent part of the money on a second-hand *Encyclopaedia Britannica*, and always regretted not having read it entirely.

When Georgie left his home and garden for school, he learned that his heritage was Spanish. As a teen, he lived in Switzerland with his family. He went to school in French and Latin, and taught himself German. He claimed to worship all literatures, but also said, "If I were asked to name the chief event in my life, I should say my father's library. In fact, sometimes I think I have never strayed outside that library." 4

Georgie the young man returned to Buenos Aires really cosmopolitan. He edited and wrote for literary magazines. He reviewed James Joyce's *Ulysses* and works by H.G. Wells. He translated selections from Whitman, Chesterton, Kipling and Jonathan Swift. He introduced Latin American readers to William Faulkner, in a translation of *The Wild Palms*.

Influenced by everything he had read, he wrote, poetry at first. He destroyed his first English sonnets, which he called poor imitations of the English Romantics. He wrote from then on in Spanish.

One exception are two poems to a hopeless love. He wrote them in English, because that foreign language was a cover for his feelings. The poems are full of pathos and a dark humour. He is laughing at himself for having so little to offer.

The long lines of free verse show a new influence. Borges had discovered the nineteenth-century American poet, Walt Whitman. He made fun of his first enthusiasm for Whitman, saying, "For a time I thought of Whitman not only as a great poet, but as the only poet... I thought all poets the world over had merely been leading up to Whitman... and that not to imitate him was proof of ignorance."⁵

But Borges continued to have great respect and even love for Whitman. He said, "Whitman attempted a very daring experiment, the most daring and the most successful experiment in all literature as far as I know... He wanted to be... all men"; and "I think of Walt Whitman not only as a myth but as a friend of mine"⁶ On Whitman's death, he wrote a poem to his friend, called *Camden* 1892.

Now Borges began to write his greatest works, short stories that explore problems like time and identity. The style was inspired by the detective stories of G.K. Chesterton and Edgar Allan Poe, writers he had read so many times that he could almost recite them in entirety, from memory. Poe invented the detective story. From Chesterton, he borrowed the use of masks and disguises, unexplained behaviour, and situations that anticipate, in reverse, the solution to the mystery. Many of Borges' stories are also parodies of articles in the *Encyclopaedia Britannica*, including (usually false) notes and bibliographies.

Borges conquered his extreme shyness to become a professor of English literature in Buenos Aires.

He was discovered internationally as a writer when he won the Formentor Prize in 1961, in conjunction with Samuel Beckett. Then his works were translated into English, and he was invited to receive honorary doctorates, to give lectures, poetry readings and interviews in England and the United States. It gave him the opportunity to visit the homes and birthplaces of the writers he loved.

He spoke to packed rooms. He was quiet and shy; he stammered; and he was by now almost totally blind, but his audiences listened in a trance. They were fascinated by his wit; his highly personal reactions to English literature; and his ability to span centuries, continents and languages, in forming theories of literature.

His opinions of our writers often contradict our most sacred beliefs. He found the great John Milton, author of *Paradise Lost*, lofty but tame. He said he was always being disappointed in Shakespeare. In Oscar Wilde, the decadent dandy, he found innocence.

Borges became the first Latin American writer to influence Western literature and culture. In a 1972 film, Mick Jagger quotes from Borges. In his later years, Borges traced the roots of English, learning to read Anglo-Saxon and Icelandic.

When he died, his biographer in *The New York Times* said that once you had read Borges, you found him everywhere. The novel *The Name of the Rose*, by Umberto Eco, uses Borges' images of the library, mirrors and the labyrinth. The blind monk who controls the labyrinth is called "Jorge de Burgos". The Borges model has helped young Australian writers to expand a nationalistic literature, based on social realism, to make it universal - in the same way it helped Argentinian literature.

Borges gave modern fiction the idea of the author/narrator reflecting on his status as author and narrator; the sense of unreality; the text within a text. He is a part of our literature, and of international literature.

The poem *She*, written to Borges, is based on the English poems to an unattainable love. Here, the love is of the English language. Borges never felt he completely owned English. He said it was a language he was unworthy to handle, a language he often wished had been his birthright. He drew from many other sources. In fact, he chose Dante's *Divine Comedy*, in Italian, as the single finest piece of literature of all time. His greatest quality is his universality.

My favourite quote from Borges shows his love of English and of literature. Old and blind, he was asked if he had ever felt fear. He answered. "Well, I have felt... the fear of beauty. Sometimes, reading Swinburne, or reading Rossetti, or reading Yeats, or reading Wordsworth, I... have thought... this is too beautiful. I am unworthy of the verses I am reading."7

She

(After the English of Jorge Luis Borges)

*In town or field, or by the insatiate sea,
Men brood on buried loves, ad unforget...*

-H. Rider Haggard

You want her.
You have little to offer:

Your hour under the moon
The blue asphalt like steel,
The memory you hold of a smile,
Caught like silver in your eye,
A touch of fingers, her hand
Held out from the window
As she leaves (the last time).

A past: deade men, ghosts,
An odor of verbena, "dying thunder of hooves,"
The charge of three hundred men in Peru,
Your father's father wrapped in the hide of a cow,
A soldier shot at Gettysburg,
Caught among boulders, his leg stiff as leather,
The knife his son fashioned,
Touched now with rust, sharp as an eye.

The expression of your books,
The books themselves, green, orange, gold,
The paper stiff as a knee.

Your loyalty
And the fact of your betrayals.

Yourself, the smile no mirror shows,
Safe from time, from joy, from pain.

A glimpse of a yellow rose

In a goblet by a bed.

Your theories of her:

News that opens like a knife, a window,
Authentic and surprising news.

The loneliness that wakes you late and lonely,
The hunger that wakes you,
The lure of uncertainty, danger,
The possibility of defeat.

Notes

1. Emir Rodriguez Monegal, *Jorge Luis Borges - A Literary Biography*, New York, E.P. Dutton, 1978, p.i.
2. Willis Barnstone, ed., *Borges at Eighty - Conversations*, Indiana University Press, 1982, p. 105.
3. Richard Burgin, *Conversations with Jorge Luis Borges*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1968, p.19.
4. Emir Rodriguez Monegal, *Jorge Luis Borges - A Literary Biography*, p.1
5. *Ibid.*, p. 131.
6. Willis Barnstone, ed., *Borges at Eighty - Conversations*, p. 139.
7. *Ibid.*, p.72.

Bibliography

- Aizenberg, Edna, ed. *Borges and his Successors*. Missouri: University of Missouri Press, 1990.
- Barnstone, Willis, ed. *Borges at Eighty - Conversations*. Bloomington: Indiana University Press, 1982.
- Borges, Jorge Luis. *Obras Completas*. Buenos Aires, Emecé, 1974.
- Burgin, Richard. *Conversations with Jorge Luis Borges*. New York: Holt, Rinehart & Winston, 1968.
- Newman, Charles and Kinzie, Mary, eds. *Prose for Borges*. Evanston: Northwestern University Press, 1974.
- Monegal, Emir Rodriguez. *Jorges Luis Borges. A Literary Biography*. New York: E.P. Dutton, 1978.

&&&&&&

Borges: de la fiction à la réalité, de la vie à la littérature

Jean Levasseur
Université Bishop's

Introduction

En 1986, au moment de l'enterrement de Borges à Genève, Isidoro Blaisten affirmait: "De Borges, ya se ha dicho todo; lo que el mundo entero ya sabe, lo que se podía decir, y lo que nunca

debió ser dicho" ("De Borges, tout a été dit; ce que le monde entier sait, ce qui pouvait se dire, et ce qui n aurait jamais dû être dit"). C'est donc avec une très grande humilité que je me prête ici à cet hommage au grand écrivain.

Je dois avant toute chose vous faire deux confidences: la première, c'est que je ne suis pas spécialiste de Borges. La seconde, c'est qu'avant le projet de cet hommage, je ne connaissais que peu de choses de l' homme. Je connaissais bien sûr, en partie, l'oeuvre de cet écrivain. Encore étudiant en maîtrise en Espagne, j'avais découvert, comme bien d'autres jeunes compagnons espagnols, ses envoûtants récits fantastiques: "Le jardin des sentiers qui bifurquent", "Tlön, Uqbar, Orbis, Tertius", "La loterie en Babilonie", "La bibliothèque de Babel", "Les ruines circulaires"...

Et en conséquence, j'aurais pu choisir de vous parler littérature; après tout, c'est là ma spécialité; mais je me suis dit que bien d'autres vous parleraient ici de ses talents d'écrivain, et j'avais bien peur de ne répéter que les louanges des autres intervenants. Et c'est plutôt à la découverte de l'homme, pas de l'homme biographique, officiel, mais de l'homme humain, personnel, que je me suis lancé; avec tous les dangers que cela comporte bien sûr, parce que rares sont les écrivains dont la personnalité résiste à la qualité des oeuvres. L'expérience m'avait montré que connaître un écrivain, c'était souvent être déçu. Mais j'allais vite découvrir, pour reprendre un lieu commun, que Borges est définitivement son oeuvre.

Je ne pourrais toutefois entreprendre cette brève intervention sans souligner l'importante référence que furent pour moi les *Cahiers de l'Herne* de 1964, consacrés à Jorge Luis Borges. On y retrouve quantités de textes méconnus, alors inédits, et surtout des entrevues et des souvenirs d'amis et de connaissances, qui vont bien au-delà de la biographie anecdotique. Alors...

Qui était Borges?

Comme plusieurs, j'ai tout de suite appris qu'il avait passé son enfance dans le jardin de la maison familiale du quartier alors suburbain de Palermo (Buenos Aires), tout près du jardin zoologique, et dans la bibliothèque de son père, lui-même un homme qui, je cite ici Borges, "a écrit quelques sonnets fort beaux et puis des livres qui n'ont pas été publiés. Comme mon père voulait être écrivain, il était plus ou moins entendu que moi, je devais accomplir cette destinée". Du jardin et du zoo à proximité, il en tirera sans doute son amour de l'eau et des animaux. Leur

bibliothèque était constituée majoritairement, comme la plupart des bibliothèques de l'époque qui se respectaient, de livres français, anglais, de quelques ouvrages espagnols et de rares textes argentins. De cette bibliothèque, il en tirera sans doute son génie des langues et de la littérature; parce que Borges avait tout du génie précoce.

À six ans, nous dit sa mère, il avait déjà composé un conte en vieil espagnol : *La rivière fatale*. Sa mère se demande d'ailleurs alors s'il avait des problèmes d'ouïe, et si ces problèmes ne seraient pas à la base de son langage tout à fait extraordinaire. Il défigurait complètement beaucoup de mots, nous dit-elle. Certains, plus tard, apprécieront cette particularité stylistique, qu'il conservera toujours; d'autres, moins convaincus, appelleront sa littérature de l'anti-poésie. On vous l'a dit ici: ses textes ne sont d'entrée pas très faciles à lire. "Byzantins" ont affirmé certains.

Mais revenons au jeune George; son premier imprimé, apprend-t-on en de multiples lieux, fut une traduction du Prince heureux de Oscar Wilde, qu'il fit à l'âge de neuf ans. Melian Lafinur, directeur du Pais trouva la traduction impeccable et la publia. Borges, comme le dira plus tard Jean Cassou, était un "homme de bibliothèque", expression que vous devez ici opposer à "homme de la réalité".

Toute sa vie il resta fortement attaché à sa mère; cette dernière fut, le rappellent souvent ses amis, "le fil qui relie le cerf-volant à la terre", le cerf-volant étant cet homme complètement détaché des réalités quotidiennes. Enfant, il était, nous dit-elle, timide et réservé. Il ne perdra jamais ce trait. À 23 ou 24 ans, il dût prononcer sa première conférence, intitulée *La langue des Argentins*. Prétextant une mauvaise vue (ce qui était vrai, certes, j'y reviendrai, mais pas au point alors de ne pouvoir lire), un ami, Rojas Silveyra, le remplaça. Parce que la réalité était que, Georgie, comme ses proches l'appelaient, ne pouvait parler en public. Lors du centenaire de Buenos Aires, il ne put même pas lire à la radio le texte qui lui avait été demandé; il eut alors encore recours à un ami, Henriquez Ureña. Il se plaira souvent à affirmer que c'est le péronisme qui le poussa à sortir des bibliothèques et lui permit de devenir professeur et conférencier. Ajoutez à cela le fait qu'il n'élevait jamais, mais jamais, la voix, et vous aurez une image très correcte de ce personnage de Buenos Aires, que James Irby, professeur à la State University of Austin, Texas, comparait dans les dernières années de sa vie à un "antique poète chevelu" ou à un "sénateur

américain".

Au fil de mes lectures, j'ai également été touché par l'amour de cet homme pour sa ville natale. Il la pris sans défaillance, et la chanta fréquemment avec ferveur. Au retour de l' Europe, en 1921, il écrivit *Faubourg*, qui sera inclus dans son premier recueil, où il disait "avoir senti Buenos Aires"; mais ce poème, il le complétera en 1943 avec ces quatre vers:

cette ville que j'ai cru mon passé
est mon avenir, mon présent ;
les années que j'ai vécuès en Europe sont illusoires
j'ai toujours été (toujours je serai) à Buenos Aires.

Il venait ainsi compléter *Ferveur à Buenos Aires*, son premier livre, publié vingt ans auparavant, en 1923:

Les rues de Buenos Aires
sont la chair de mon âme
la ville est en moi comme un poème
que je n'ai pas su mettre en mots.

S'il parlait ouvertement de son amour pour une ville, ses écrits seront cependant, à toutes fins pratiques, entièrement dépourvus d'Amour entre des êtres humains; "parce qu'il était trop préoccupé par l'amour dans sa vie pour en parler dans ses livres" affirmera-t-il maladroitement lors de l'une des rares fois où on osera lui poser la question. Curieusement, ses proches affirment qu'il était constamment entouré de femmes.

Le même mystère semble planer autour de ses nouvelles fantastiques, qui attirèrent un jour mon attention sur les bancs d'université. Je ne savais alors pas que je devais ces lectures à deux accidents. Permettez-moi de lire ici les propos de sa mère; chaque fois que j'y jette un coup d'oeil, croyez-moi, j ai l'impression de relire un passage du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry:

Georgie eut deux accidents graves, dont l'un quand il était enfant. Il tomba du premier wagon d'un tramway, et les roues de la seconde voiture passèrent à quelques centimètres de sa tête; quelques-uns de ses cheveux furent coupés, ses lunettes n'eurent rien, mais il s'était abîmé le nez. Il eut un autre accident horrible, après quoi il commença à écrire des nouvelles fantastiques, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant; je crois qu'il y a quelque chose de changé dans son cerveau. En tout cas, il fut un certain temps entre la vie et la mort. C'était la veille

de Noël, Georgie était allé chercher une invitée qui devait venir déjeuner. Et Georgie n'arrivait pas! J'étais folle, jusqu'au moment où on téléphona de Police-Secours. Mon mari et moi sommes partis aussitôt. Il s'était passé que l'ascenseur ne marchant pas, il avait monté l'escalier très vite et n'avait pas vu une fenêtre ouverte dont le verre s'incrusta dans sa tête. On lui voit encore les cicatrices. La blessure n'ayant pas été bien désinfectée, avant les points de suture, il avait 40 de fièvre le lendemain. La fièvre continua et il fallut finalement l'opérer, en pleine nuit. Il resta entre la vie et la mort pendant deux semaines, avec 40 ou 41 de fièvre; au bout de la première, la fièvre ayant commencé à baisser, il me dit "lis-moi un livre, lis-moi une page". Il avait eu des délires, il voyait des animaux entrer par la porte, etc. Je lui lus une page, et il me dit alors: "Ça va. Comment, ça va ? Oui, je sais que je ne vais pas devenir fou, j'ai parfaitement compris." Dès son retour à la maison, il se mit à écrire une nouvelle fantastique, la première. C'était en 1938, il avait donc 39 ans. Or, le livre dont je lui avais lu une page à la clinique, c'était les Chroniques martiennes de Bradbury (qu'il préfaça plus tard). Et depuis, il n'a écrit que des nouvelles fantastiques qui me font un peu peur, parce que je ne les comprends pas bien. Je lui ai dit un jour: "Pourquoi n'écris-tu pas de nouveau les mêmes choses qu'avant ?" Il me répondit: "Laisse donc, laisse." Et il avait raison.

Cette première nouvelle fantastique, c'était Pierre Ménard, auteur du Don Quichotte ; je vous en lis un court passage, révélateur à la fois de son hermétisme mais aussi de son côté fascinant:

Comparer le Don Quichotte de Ménard à celui de Cervantès est une révélation. Celui-ci, par exemple, écrit (Don Quichotte, 1ère partie, chapitre IX):

... la vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoin du passé, exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir.

Rédigée au XVIIe siècle, rédigée par le "génie ignorant" Cervantès, cette énumération est un pur éloge rhétorique de l'histoire. Ménard écrit en revanche:

... la vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoin du passé, exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir.

L'histoire, "mère" de la vérité; l'idée est stupéfiante. Ménard, contemporain de William James, ne définit pas l'histoire comme une recherche de la réalité mais comme son origine. La vérité historique, pour lui, n'est pas ce qui s'est passé. Les termes de la fin - exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir - sont effrontément pragmatiques.

À ce jour encore, je ne sais pas comment interpréter ce texte; au début des années 80, j'avais compris ce passage comme un hommage à Cervantès et à son roman, une façon de dire que la perfection avait été atteinte et que l'on ne pouvait que la copier; mais lorsque l'on connaît son opinion de la littérature espagnole, l'on se met à douter. Doit-on alors suggérer une lecture satirique? Mais satirique de quoi, de qui? De Cervantès lui-même? Des critiques littéraires qui manquent d'érudition? Des pseudo-intellectuels ou pseudo-génies qui copient les idées des autres, ici sans même faire l'effort de changer les mots? Ou simplement, trop simplement dirais-je, l'expression d'une vision du jeu de l'interprétation de gestes et des mots à travers les âges; le fameux jeu du temps et de l'espace avec lesquels Borges jouait tellement. Les critiques et spécialistes ont réglé la question avec le terme la relativité esthétique ; à mon avis, cela n'explique pas tout, mais je vous laisse ici décider du sens à donner à ce mystérieux passage. Vous voyez, c'est là un peu ce qui fait le charme de Borges: sa lecture vous amène souvent à vous arracher les cheveux! Mais Borges respecte le lecteur, et lui demande, simplement, de décider.

Comme tout homme, Borges avait des forces, mais aussi des faiblesses; ses idées sur certaines sujets pourraient aujourd'hui faire froncer les sourcils, l'épisode Jean-Louis Roux nous le prouve. En vieillissant, ses opinions ont en effet lentement commencé à prendre une tangente de droite, une tangente conservatrice sans doute tout à fait naturelle; ainsi, si jeune il avait favorisé le côté républicain de la guerre d'Espagne, en 1963, "il n'en était pas sûr". Il était pour la censure, un "mal actuellement nécessaire" affirmait-il, "au même titre que la police"!

Un peu hispanophobe peut-être aussi. Il rejetait ainsi du revers de la main, et avec un plaisir certain, toute la littérature espagnole, une littérature qu'il trouve un peu surfaite. Ainsi, Gongora, Quevedo et l'ensemble du XIXème siècle sont pour lui d'une "grande pauvreté". Il se plaît à décrire les écrivains hispaniques comme des clients du dictionnaire et de la rhétorique et non de la fantaisie. Et je ne vous parle pas de sa tiède opinion de Cervantès, particulièrement celui de l'après *Don Quijote*.

Et les idées bien arrêtées qu'il émet sur ce qu'il faut éviter en littérature m'ont souvent fait sursauter, puisqu'il venait ainsi indirectement chercher à détruire certains des romans que moi, j'avais adorés. Il rejetait ainsi:

-les couples de personnages dissemblables, et pour cette raison n'aimait pas le *Don Quichotte* de Cervantès, avec son couple Don Quichotte - Sancho Panza, ni Sherlock Holmes, pour son association avec Watson.

-les poèmes, situations, personnages avec qui le lecteur peut s'identifier. On retrouve là son amour du fantastique et, conséquemment, son rejet de tout réalisme. Indirectement donc, et hop, du balai pour des écrits du type *Chroniques du plateau Mont-Royal* de Michel Tremblay.

-Les personnages, scènes, phrases intentionnellement d'un lieu ou d'une époque, la couleur locale. Non, Borges n'aurait pas apprécié le Québec des trente dernières années, et surtout pas *La p'tite vie* de Claude Meunier!

-Ce que les universitaires appellent intertextualité, i.e. un renvoi subtil d'une oeuvre à une autre. Ainsi il n'appréciait pas le *Ulysse* de Joyce, parce que la trame gardait un parallèle avec *L'Odyssée*.

-L'humour, celui qui cherche à faire rire, qui n'était selon lui qu'un type d'expression que l'on devait réserver à la langue orale.

-Etc., etc., etc.

Borges, on le voit, avait des "passions tranchantes", selon l'expression de Drieu de La Rochelle, sur ce qui était de la bonne et de la mauvaise littérature, sur ce qui était bien et mal écrit. Son essai *Inquisiciones*, publié en 1925, marquera d'ailleurs ce que les spécialistes appelleront plus tard le début d'une nouvelle époque de la critique littéraire argentine, où il y niera l'existence du Moi, et de ses produits: le Temps et l'Espace (idéisme de Berkeley). Mais je ne vous embêterai pas avec cela.

Certains diraient qu'il était, d'un point de vue strictement littéraire, un peu snob. Mais cela signifie également, c'est ce que j'ai découvert avec l'homme, qu'il était parfaitement conscient, contrairement à la plupart des écrivains, de l'ensemble des mécanismes de création littéraire. Il connaissait intimement tous les outils de son art. Et malheureusement rares sont, aujourd'hui, les écrivains qui connaissent véritablement ces outils; c'est peut-être pourquoi la littérature occidentale contemporaine n'a que peu de choses à nous offrir. Sans doute pour cela Amado Alonso a-t-il dit, en parlant des écrivains argentins en général, que "personne d'entre nous n'a créé un style aussi style".

Moi-même enseignant, je ne peux par ailleurs qu'envier l'incroyable mémoire dont il était doté, et dont il se servait à profusion dans ses cours de littérature. Alicia Jurado disait de lui, en 1963, qu'il était "un homme qui semblait avoir tout lu; aidé d'une prodigieuse mémoire, il se souvient avec une précision incroyable des citations, des chapitres, des paragraphes, des éditions, des bibliographies." Beaucoup affirment que Funes le memorioso, personnage de l'un de ses contes, qui se souvient de tout, n'est qu'une exagération du personnage de Borges. À une exception près cependant. Le Memorioso se souvenait de chaque détail de son univers physique; Borges, lui, se limitait, ou devait se limiter devrais-je dire, à un univers littéraire. "Sa démarche est celle d'un naufragé dans le monde physique" disait de lui Alfonso Reyes.

Parce que dès l'âge de sept ans, la mère de Borges commença à tout lire à son enfant, qui souffrait comme son père d'une maladie de la vue. Et quand il écrivait, il dictait. Au cours de son existence, il dut subir de multiples opérations de la cataracte et de décollement de la rétine. Toutefois, l'un des plus beaux poèmes qu'il ait jamais écrit, il ne le dicta jamais à sa mère; "je pensais qu'il te ferait de la peine" lui avouera-t-il un jour.

Ce poème, certainement son plus émouvant, reprend ce mal qui l'afflige depuis sa tendre enfance, et l'obsède même si jamais il n'en parle. Il osera en parler, en partie parce qu'un ami, Paul Groussac (1848-1929), lui-même directeur de la Biblioteca Nacional avant Borges (1885 à sa mort), fut lui aussi frappé de cécité progressive. Vous en avez une copie entre les mains, mais permettez-m'en quand même une lecture de vive voix:

Poème des dons

Que personne n'abaisse aux larmes ou reproche
Cette proclamation de la force de Dieu
Qui, dans sa munificence ironique,
À la fois me donna les livres et la nuit.

De la cité des livres il en fit le domaine
De ces yeux sans lumière, qui peuvent seulement
Lire dans les bibliothèques du rêve
Ces paragraphes insensés que l'aube cède

À leur désir ardent. En vain, le jour
Leur prodigue ses livres infinis,
Secrets comme les hermétiques manuscrits
qui périrent en Alexandrie

De faim et de soif (conte une histoire grecque)
Un roi mourut entre sources et jardins;
Moi, je dérive sans but aux confins
De l'immense et profonde bibliothèque aveugle.

Encyclopédies ou atlas, et l'Occident
Ou l'Orient, les siècles et les dynasties,
Les symboles, l'univers et les cosmogonies
Couvrent les murs, mais inutilement.

Lentement dans ma nuit, j'explore la pénombre
Et ce vide, d'un bâton indécis,
Moi, qui me figurais le Paradis
Sous les espèces d'une bibliothèque.

Cela que, sûrement, hasard ne peut nommer
Régit toutes ces choses; car un autre avant moi
Reçut en d'autres nuits indéchiffrables
Et tous les livres et la nuit.

En errant tout au long des lentes galeries
Je crois sentir en moi la vague horreur sacrée
Que je suis l'autre mort qui, dans les jours passés,
A fait les mêmes pas dans les mêmes journées.

Lequel des deux a écrit ce poème
D'un moi pluriel mais d'unique ténèbre?
Qu'importe alors le nom par lequel je me nomme
Si, indivis et un, demeure l'anathème?

Groussac ou Borges, regarde ce monde
Si cher qui se déforme et qui s'éteint
Dans une indécise pâleur cyrénéenne
Toute pareille au songe et à l'oubli.

(Trad. Jean de Milleret)

Et je vais vous laisser sur des paroles de l'écrivain français Drieu de La Rochelle, lui-même spécialiste du fantastique, qui en 1933 était allé visiter Borges en Argentine:

[Borges] est tout passion, parce qu'il est intelligent. Un homme intelligent n'a pas peur de ses passions, et il les sert avec cette délicatesse, cette noblesse dans le parti pris qui le distingue du fanatique idiot. Borges écrit sur le mythe de l'enfer avec une apparente insensibilité qui ne peut tromper que les niais. Il sait très bien que cette chose qu'il nie a une lointaine racine réelle dans le cœur de l'homme, et son expérience de l'enfer transparaît à travers ses lignes vigoureusement incroyables.

Un homme vraiment intelligent ni sceptique ni fanatique avec des opinions et derrière ces opinions une méditation qui en nuance secrètement l'expression la plus coupante!

C'est rassurant de penser que dans chaque pays il y a ainsi quelques hommes qui ont de la tête.

Ce rare peuplement du monde justifie seul les voyages.

Borges vaut le voyage.

Notes

1. Isidoro Blaistein, "La muerte de Borges" in *Proa*, nro. 23, mayo/junio 1966, p. 97.
2. Napoléon Murat, "Entretiens avec Napoléon Murat" in *L'Herne*, 1964, p. 372.
3. Jean Cassou, "L'exercice problématique de la littérature" in *L'Herne*, 1964, p. 106.
4. Idem
5. James E. Irby, "Entretiens avec James E. Irby" in *L'Herne*, 1964, p. 388.
6. Gloria Alcorta, "Entretiens avec Gloria Alcorta" in *L'Herne*, 1964, p. 404.
7. Leonor Acevedo de Borges, "Propos de Mme Leonor Acevedo de Borges" in *L'Herne*, 1964, p.11.
8. Jose Luis Borges, *Fictions*, Paris: Gallimard, 1957, p. 71-72.
9. Napoléon Murat, op. cit., p. 386.
10. Jorge Luis Borges, "Pornographie et censure", in *L'Herne*, 1964, p. 96. Dans le contexte de cette affirmation, contrairement à ce que le titre pourrait laisser l'indiquer, Borges parle ici de la censure en général, et non pas seulement de celle reliée à la pornographie.
11. Napoléon Murat, op. cit., p. 381.
12. Adolfo Bioy Casares, "Lettres et amitiés" in *L'Herne*, 1964, p. 14-16. Casares nous dit y transcrire une liste d'interdictions écrite par Borges sur un vieil exemplaire du livre *An experiment with time*.
13. Cette dernière interdiction littéraire nous provient de José Bianco, "Des souvenirs" in *L'Herne*, 1964, p. 36.
14. Pierre Drieu La Rochelle, "Borges vaut le voyage", in *L'Herne*, 1964, p. 105.
15. Victoria Ocampo, "Vision de Jorge Luis Borges" in *L'Herne*, 1964, p. 19.
16. Alicia Jurado, "Borges professeur de littérature", in *L'Herne*, 1964, p. 44.

17. Alfonso Reyes, "L'Argentin Jorge Luis Borges", in *L'Herne*, 1964, p. 103.
18. Leonor Acevedo de Borges, op. cit., p. 10.
19. Pierre Drieu de La Rochelle, op. cit., p. 105.

&&&&&

La Biblia en Borges

Cristina Elgue de Martini
Universidad Nacional de Córdoba
Universidad Laval de Quebec

1. La aproximación de Borges a la Biblia

Refiriéndose a su primer contacto con la literatura, dijo Borges una vez "Creo que mi primera lectura fueron los cuentos de Grimm en una versión inglesa.[...] También debo recordar a mi abuela, que era inglesa y sabía de memoria la Biblia", agregando con su finísima ironía "de modo que incluso puedo haber entrado en la literatura por el camino del Espíritu Santo..."¹. Además de relacionarla con sus primeras experiencias de la literatura, Borges considera a la Biblia como un libro fundamental.

En una de sus entrevistas, Osvaldo Ferrari interroga a Borges acerca de la problemática del ensayo "Acerca del culto de los libros". Dice Ferrari: "En lo que a Ud concierne, Borges, su culto se dirige sobre todo a las *Mil y una Noche*, a la Biblia, a las enciclopedias..."² y agrega más adelante: "Hay un libro que Ud recomienda siempre, aun a aquéllos que no se dedican a la literatura: La Biblia"³, a lo que Borges responde: "Porque la Biblia es una Biblioteca"⁴ y enseguida, volviendo sobre la idea del origen divino atribuido a la Biblia, dice: "¡Pero qué idea tuvieron los hebreos de atribuir a un solo autor: el Espíritu, obras tan diversas como el Génesis, el Cantar de los Cantares, El Libro de Job, el Eclesiastés. Son sin duda obras que corresponden a mentalidades, a regiones y sobre todo a siglos

M. E. Vázquez, *Borges: imágenes, memorias, diálogos*, Caracas, Monte Ávila Editores, 1977, p. 35.

J. L. Borges, y O. Ferrari, *Nouveaux dialogues*, Éditions Zoé/Éditions de l'Aube, 1990 (Título original: *Libro de diálogos*. Buenos Aires: Sudamericana, 1986), p. 115. La traducción es mía (Utilicé la versión francesa porque no disponía de la original en castellano debido a que este trabajo fue preparado en Quebec).

Ibid., p. 118.

Ibid., p. 118.

muy diferentes, a diversas épocas de la historia del pensamiento"⁵. Surgen ya, de esta breve introducción, dos primeras aproximaciones posibles a la Biblia: la aproximación ortodoxa, del creyente, que atribuye el origen bíblico al Espíritu Santo, y la erudita, para la cual la Biblia es una colección de libros fundamentales de diferentes autores y de diversas épocas. La opción de Borges es la que en este momento de mi análisis podría designar como "erudita", "intelectual", por oposición a una aproximación religiosa.

Ahora bien, si recordamos la cita de Borges con que comencé mi exposición, no queda duda de que su Biblia es la Biblia inglesa. En un diálogo con Néstor J. Montenegro, publicado en 1983, Borges manifiesta desconocer la Biblia católica: "Ignoro el texto de la Biblia católica. Me he criado oyendo las palabras de la versión inglesa, que mi abuela sabía de memoria. Literariamente es espléndida. Conserva los orientalismos del original"⁶.

Cabría agregar, sin embargo, que aunque su contacto haya sido siempre con la Biblia protestante inglesa, cuando Borges se refiere a la Biblia como libro fundamental no hace distinción entre Biblia católica y protestante. Por otra parte, creo que este aspecto no es demasiado relevante para un análisis temático como el que me propongo hacer. En este sentido adhiero a la postura de Northrop Frye, quien en su estudio sobre la Biblia titulado *The Great Code. The Bible and Literature*, utiliza la versión autorizada inglesa, pero aclara al respecto que

...the AV is a translation centrally in the Vulgate tradition, and so comes very close to the Bible familiar to writers in Europe from the fifth century on. The differences between Protestant and Roman Catholic versions of the Bible, which have been greatly exaggerated in any case, are of very little importance for a book like this.⁷

Además, como el texto original del Antiguo Testamento es hebreo, traducido luego al griego, y el

Ibid., p.118.

J. L. Borges, y N. J. Montenegro, *Diálogos*, Buenos Aires, Nemont Ediciones, 1983, p. 65.

N. Frye, *The Great Code. The Bible and Literature*, Toronto, Academic Press Canada, 1982, p. xiv. (La Versión Autorizada de la Biblia es una traducción fundamentalmente en la tradición de la Vulgata, y por lo tanto se acerca mucho a la Biblia familiar a los escritores europeos a partir del siglo V. Las diferencias entre las versiones protestante y católica de la Biblia, que de todos modos han sido exageradas, son de poca importancia para un libro como éste).

Nuevo Testamento fue escrito en *koiné*⁸, el Cristianismo, como religión, siempre dependió de la traducción de su libro sagrado. La traducción latina de San Jerónimo, conocida como la Vulgata, estableció el texto que durante mil años sería la única versión bíblica en el mundo occidental y se constituiría en fuente de imágenes y de mitos para toda su literatura. Con el Humanismo y la Reforma, surgieron las traducciones directas del griego y del hebreo a las lenguas vernáculas, de las cuales la alemana y la inglesa fueron las más importantes desde el punto de vista literario y cultural. Esto quiere decir que la traducción alemana de Lutero de la primera mitad del siglo XVI y la secuencia de traducciones inglesas que culminaron con la Versión Autorizada de 1611 se constituyeron, no sólo en lo que respecta a su contenido, sino a su forma, en un "ingrediente"⁹ básico de esas literaturas.

La Biblia católica constituye un caso diferente ya que sus traducciones a las lenguas vernáculas son más recientes y menos populares, aunque, como acabo de manifestar, es innegable que aun desde su versión latina, la Biblia ha constituido una presencia fundamental en toda la literatura occidental. En el caso de Borges, se podría sin duda intentar un análisis de la presencia de las formas de la Biblia inglesa en su obra (por ejemplo indagar si las cadencias de la Biblia inglesa y sus orientalismos ingresan a la poesía castellana de Borges y de qué manera) ya que como él mismo lo ha manifestado, se crió oyéndola; sin embargo no es éste mi objetivo, puesto que me voy a limitar al análisis de algunos temas y motivos bíblicos en su narrativa¹⁰.

He expresado hasta aquí que la Biblia es para Borges un libro fundamental. Veamos ahora el sentido que le otorga el escritor. Para Borges, la Biblia es una de las historias paradigmáticas de la humanidad; leemos en un cuento de 1970, "El Evangelio según San Marcos", al que volveré en la segunda parte de esta exposición: "...los hombres, a lo largo del tiempo, han repetido siempre dos historias: la de un bajel perdido que busca por los mares mediterráneos una isla querida, y la de un dios que se hace crucificar en el Gólgota"¹¹. En 1972, en "Los cuatro ciclos", las historias se

Dialecto griego

Este término ha sido utilizado por Oscar Caeiro al referirse a la Biblia como hipotexto general de la literatura alemana ("La intertextualidad bíblica en la narrativa de Thomas Mann". *La intertextualidad desde el punto de vista de la literatura comparada*, Córdoba, Universidad Nacional de Córdoba, 1993, p. 19).

Es necesario destacar que Borges conocía también la traducción alemana. En el diálogo con Montenegro que he mencionado compara las versiones inglesas y alemanas en los siguientes términos: "Lutero, para que todos lo entiendan, escribe *un fuerte castillo*; la Biblia inglesa nos da *una torre de fuerza*. Lutero escribe *el alto cantar*; la Biblia inglesa da, como la de Cipriano de Valera, *cantar de los cantares*"(*Op. Cit.*, p. 65).

Prosa completa. Volumen 4, Barcelona, Bruguera, 1985, p. 72.

extienden a cuatro y se incluye la de Cristo, dentro de una perspectiva más general, como una de las instancias de la cuarta historia, la del sacrificio de un dios. La primera historia es la de una ciudad, Troya; la segunda es la historia de un regreso, el de Ulises, pero también "el de las divinidades del Norte que, una vez destruida la tierra, la ven surgir del mar, verde y lúcida, y hallan perdidas en el césped las piezas de ajedrez con que antes jugaron"¹². La tercera historia, variación de la anterior, es la de una busca, "venturosa" en el pasado, "condenada al fracaso"¹³ en el presente. Finalmente

La última historia es la del sacrificio de un dios. Attis, en Frigia, se mutila y se mata; Odín, sacrificado a Odín. El Mismo a Sí Mismo pende del árbol nueve noches enteras y es herido de lanza; Cristo es crucificado por los romanos.

Cuatro son las historias. Durante el tiempo que nos queda seguiremos narrándolas, transformándolas.¹⁴

La Biblia ocupa, entonces, en el universo narrativo de Borges, un lugar privilegiado pero no único, ya que lo comparte con otras historias mitológicas y sagradas.

Acabo de decir que el contenido de la Biblia es para Borges un contenido mítico. Tratemos de profundizar este concepto. Northrop Frye, a quien ya he citado, también considera a la Biblia como mito. Para el crítico canadiense, el término "mito" tiene dos acepciones fundamentales: según la primera, mito es un relato, un ordenamiento secuencial de palabras. Desde este punto de vista, cuando decimos que la Biblia es un mito, estamos diciendo que la Biblia cuenta una historia. En su segunda acepción, un "mito" es una historia que tiene un significado especial para una sociedad, ya que le cuenta lo que es importante que conozca acerca de sus dioses, de su historia, de sus leyes o de su estructura social: un mito es una historia sagrada. Dice Northrop Frye al respecto:

In Western Europe the Bible stories had a central mythical significance of this kind until at least the eighteenth century. Mythical, in this secondary sense, therefore means the opposite of "not really truth": it means being charged with a special seriousness and

Ibid., p.91.

Ibid., p.92.

Ibid., p.92.

importance.¹⁵

Entonces, cuando decimos que la Biblia es un mito, estamos diciendo que se trata de una historia sagrada con un significado especial y un interés social específico.

Pero, por otra parte, Borges también se aproxima a los textos bíblicos desde una perspectiva que he denominado "intelectiva". Entiendo por "intelectiva", una perspectiva que depende sólo de la capacidad de intelección. Desde la misma, los contenidos bíblicos son simplemente "entendidos" desde una simple racionalidad, que varía, por supuesto, de persona a persona, según el grado de desarrollo de sus facultades cognitivas, que si bien está relacionado a la experiencia de mundo de cada individuo, es independiente de su dominio de un campo de conocimiento específico, en este caso el bíblico. En otra entrevista de María Esther Vázquez, grabada en 1972, es decir la misma época de los relatos citados en el punto anterior, Borges se expresaba acerca de Cristo en términos que reflejan la misma perspectiva erudita de los cuentos, aunque con un sesgo decididamente racional, afín al sentido común. A la pregunta de la entrevistadora: "¿el advenimiento de Cristo y su crucifixión no tienen ningún valor más que para Cristo en sí mismo?"¹⁶, responde Borges:

No, puesto que modificó toda la Historia, pero no sé si la modificó para el Bien. Posiblemente si no hubiera habido Cristianismo, desde luego no tendríamos la cultura actual, que es una fusión de Israel y de Grecia, pero quizás a la larga hubiera convenido. Las guerras religiosas son algo espantoso; pensemos en Irlanda hoy, y todo eso proviene del Cristianismo y del Islam, y los dos provienen de Israel. En cambio, en los otros países orientales, que no son Israel, digamos, por ejemplo China o Japón o donde sea, no ha habido guerras religiosas. Una persona ha podido profesar varias religiones a un mismo tiempo o ninguna y no le ha pasado nada. Pensemos que han ocurrido cosas horribles, como son las Cruzadas, que al fin y al cabo se redujeron a atacar gente simplemente porque eran de otra religión.¹⁷

Con respecto a "todo ese sentido del amor, a Dios, al prójimo, que dejó Cristo", Borges no cree que

Op. Cit., p. 33 (En Europa Occidental, las historias bíblicas tuvieron una significación mítica central de este tipo por lo menos hasta el siglo XVIII. Mítico, en este sentido secundario, significa por lo tanto lo opuesto de "no realmente verdadero": significa estar cargado con una seriedad y una importancia especial).

Op. Cit., p. 90.

Ibid., p. 90.

"él fuera su inventor"¹⁸, y en cuanto a la moral y a la justicia cristiana, si bien Borges piensa que Jesucristo fue justo, nuevamente este concepto se encuentra acotado, ya que el escritor expresa que no sabe "si la ética necesita de la religión", y agrega:

Ha habido tantos griegos, tantos romanos, incluso tantos judíos...(excluyamos a los judíos, porque tenían religión)...ha habido tantos hombres justos. Pensemos en el caso de Sócrates, uno de los tipos más perfectos que hay en la humanidad; **no creo que él creyera personalmente en los dioses. Los vería como una posibilidad intelectual, nada más; sin embargo, es una de las personas más justas que ha habido en el mundo.**¹⁹

Pienso que al definir la aproximación de Sócrates a la religión, Borges está definiendo en parte la suya propia. En el párrafo siguiente agrega a propósito de Cristo:

...tiene que haber sido un **hombre** extraordinario. Al mismo tiempo, si una **persona** cree que es Hijo de Dios, si confiesa opiniones tan extraordinarias como ésta, no sé hasta dónde podemos juzgarlo. Indudablemente, es una de las **personas** más raras y más admirables con que ha contado el mundo. Pero los cristianos no se parecen a Cristo.²⁰

2. La desviación de las premisas cristianas en el tratamiento de algunos temas y motivos bíblicos

Acabo de referirme a lo que denominé como una aproximación puramente racional, desde la mera intelección. Ésta es, precisamente, la perspectiva que la Iglesia más temió desde el Medioevo hasta comienzos de la Edad Moderna. Dice Northrop Frye al respecto: "During the Christian centuries, too, the fear of heresy, or logical deviation from Christian premises, amounted to what was perhaps the deadliest social psychosis in history"²¹.

Trataré entonces de establecer cuáles son esas "premisas" indispensables para una

Ibid, p. 90.

Ibid, p. 90. El énfasis es mío.

Ibid, p. 92. El énfasis es mío. Notemos la insistencia en el sema "ser humano".

Op. Cit., p. 92 (Durante los siglos cristianos, también, el temor a la herejía, o desviación lógica de las premisas cristianas, llegó a convertirse, quizás, en la psicosis social más mortal de la Historia).

aproximación "cristiana" a la Biblia. Me voy a apoyar para ello, una vez más, en Northrop Frye. El crítico canadiense adhiere a la teoría de Vico, para quien hay tres edades en los ciclos de la historia —una edad mítica o de los dioses, una edad heroica o de la aristocracia, y una edad del pueblo— y cada una de ellas produce su propia forma de lenguaje: la edad mítica, el lenguaje poético; la edad heroica, el heroico o noble; y la edad del pueblo, el vulgar. Frye prefiere las denominaciones de etapas jeroglífica, hierática y demótica. La primera está caracterizada por un uso poético de la lengua, la segunda por un uso alegórico y la tercera es la descriptiva.

Consideremos la primera etapa. Hay en la mayor parte de la literatura anterior a Platón, es decir en Homero y mucho del Antiguo Testamento, una concepción jeroglífica y poética del lenguaje, en el sentido de "usar las palabras como una clase particular de signos"²². En este estadio no hay una clara separación entre sujeto y objeto: predomina, más bien, el sentimiento de que el sujeto y el objeto están unidos por un poder o energía común, intraducible en nuestras categorías de pensamiento. Un corolario de este principio es la magia potencial en el uso de las palabras: conocer el nombre de un dios puede dar poder sobre el mismo. Por otra parte, las palabras, en esta fase del lenguaje, son concretas.

Con Platón, comienza la segunda etapa, la del lenguaje hierático, en el sentido de que es producido por una élite intelectual. Las palabras son ahora la expresión de sentimientos e ideas interiores. Sujeto y objeto se separan, y comienza la abstracción como consecuencia del hecho de que es posible ya distinguir entre las operaciones intelectuales y emotivas. La idea de que hay formas válidas y no válidas de pensar lleva a la concepción de la lógica. En este estadio la base de la expresión se desplaza de lo metafórico, en el sentido de identidad de vida, poder o energía entre el hombre y la naturaleza ("esto es aquello"), hacia una relación más bien metonímica ("esto sustituye, expresa a aquello, está en lugar de aquello"). Así las palabras expresan los pensamientos y los pensamientos indican la existencia de un orden trascendente que está por "encima", con el que sólo el pensamiento puede comunicarse y las palabras expresar²³. De esta forma, el lenguaje metonímico es, o tiende a ser, un lenguaje analógico, imitación verbal de una realidad trascendente

N. Frye, *Op. Cit.*, p.5.

N. Frye, *Op. Cit.*, p 7 y 8.

que puede ser comunicada directamente por medio de las palabras. En el lenguaje metafórico de la primera etapa, la concepción central que unifica el pensamiento y la imaginación humana es la concepción de una pluralidad de dioses, o corporizaciones de la identidad de la personalidad y de la naturaleza. En el lenguaje metonímico, la concepción unificadora es un Dios monoteísta, una realidad trascendente o ser perfecto hacia lo que apunta toda analogía verbal.

Ahora bien, a medida que la teología cristiana se imponía, y como consecuencia de la necesidad de establecer premisas irrefutables, el pensamiento comenzó a tomar una forma deductiva según la cual todo se derivaba de la perfección de Dios. En esta etapa, se produjeron a menudo tensiones cuando los pensadores metonímicos se veían obligados a tomar literalmente las construcciones metafóricas concretas de la etapa anterior. Por ejemplo, si Dios dice o hace "a", no puede decir o hacer "b", si "b" es inconsistente con "a"²⁴. Para superar estas tensiones se recurría generalmente a la alegoría, que es una forma del pensamiento analógico, una técnica mediante la cual se efectúa un paralelo entre el lenguaje metafórico y el conceptual con predominio de este último. Este procedimiento se aplicó a la épica de Homero, por ejemplo, para deconstruir los elementos metafóricos en historias acerca de los dioses que comenzaban a percibirse como "inmorales" y hacerlas armonizar con el estándar conceptual y moral. La alegoría es, entonces, el procedimiento lingüístico por excelencia del pensamiento analógico.

Pero en última instancia, lo que hace posible la deconstrucción de significados mediante la alegoría es el desarrollo de una prosa continua, que en opinión de Frye²⁵, es el instrumento más importante del pensamiento en el período metonímico. En la "prosa continua", si "a" y "b" parecen inconsistentes, se pueden insertar fórmulas verbales intermedias, o comentarios, para reconciliarlas. En principio, no hay aseveraciones que no puedan ser reconciliadas. El comentario se transforma así en uno de los más importantes géneros metonímicos, y las imágenes metafóricas tradicionales son utilizadas ahora no ya en su sentido literal tradicional, sino como ilustraciones de un argumento conceptual.

A pesar de que en literatura, precisamente en el medioevo con el surgimiento de las literaturas

Frye menciona ejemplos de estas tensiones en la Biblia: II Samuel 24:1 y I Crónicas 21:1 (*Op. Cit.*, p. 10).

Ibid., p. 10.

nacionales, hay un retorno al lenguaje metafórico, en los campos de la filosofía y la teología, continúa prevaleciendo el lenguaje metonímico como necesidad cultural y política de preservar la autoridad, y esto aún después de la Reforma y del Renacimiento. Según Frye, esta forma de lenguaje predomina hasta Kant y Hegel²⁶. Sin embargo, mucho antes, una tercera etapa había comenzado a desarrollarse debido a una insatisfacción con respecto a los alcances del razonamiento silogístico, ya que cada vez con mayor insistencia, se pensaba que este razonamiento no llevaba a nada nuevo, que constituía sólo una ilusión verbal. La aproximación analógica no proporcionaba, en efecto, los criterios para distinguir lo que existía de lo no existente. Gramaticalmente, lógicamente y sintácticamente, no hay diferencia entre un león y un unicornio, dice Frye para ilustrar este concepto²⁷. La diferencia sólo puede ser establecida por un criterio exterior a las palabras: las "cosas", u objetos de la naturaleza.

Esta etapa, que se inicia con Bacon y Locke, produce una clara separación entre el sujeto y el objeto. Comienza al mismo tiempo el proceso inductivo de recolección de datos y el lenguaje se transforma, primordialmente, en descriptivo de un orden natural objetivo. Una estructura verbal es considerada como verdadera si se corresponde satisfactoriamente con lo que describe. El criterio de verdad ya no es la consistencia interna del argumento, sino que se relaciona a la fuente externa de la descripción. Vuelve a haber una relación entre el orden de la naturaleza y el de las palabras, pero fundamentalmente distinta a la de la primera etapa. Esta forma de lenguaje existió siempre como lenguaje ordinario, pero recién a partir de Locke se transforma en una forma dominante y constituye la base para el desarrollo de la ciencia.

Ahora bien, ¿dónde ubicamos a la Biblia dentro de este esquema? En realidad, según Frye, esta clasificación no resulta suficiente para la Biblia, ya que la forma lingüística de la Biblia no coincide con ninguna de sus tres fases. Se trata de una cuarta forma de expresión para la que Frye adopta el término *kerigma*. *Kerigma* es una forma de retórica que agrega al aspecto metafórico un aditamento didáctico de compromiso existencial. Es el vehículo de lo que tradicionalmente se denomina revelación; es una proclamación y al mismo tiempo una exhortación; es la retórica de

Ibid., p. 12.

Ibid., p. 12.

Dios, anterior a todos los tiempos, adaptada a la inteligencia humana y comunicada a través de agentes humanos²⁸. Así como cuando decimos que la Biblia es un mito, esta expresión debe ser entendida como historia sagrada, con un significado importante para una sociedad, al decir que la Biblia es Kerigma, queremos expresar que es una forma de retórica, que es revelación y exhortación, que es metáfora, pero que tiene al mismo tiempo una dimensión moral.

Quiero terminar este punto con un último concepto de Northrop Frye. Según el crítico canadiense, en el lenguaje ordinario las palabras son simplemente "entendidas"; en un discurso comprometido, como el de la Biblia, se requiere una respuesta mucho más comprensiva por parte de todos los aspectos de la personalidad. Entonces, cuando digo "aproximación intelectual", quiero significar, precisamente, que las palabras son simplemente entendidas desde una simple racionalidad, que varía, por supuesto, de persona a persona, según el grado de desarrollo de sus facultades cognitivas, pero en la que falta esa respuesta total de la personalidad que requiere la lectura de la Biblia desde las "premisas cristianas".

La lectura que realiza Borges del "Libro de Job" es un ejemplo de lo que he denominado "desviación de las premisas cristianas". Dice Borges, por ejemplo, estableciendo un paralelo con El proceso de Kafka:

En la novela tenemos a un hombre juzgado y finalmente sentenciado por un tribunal que maneja un código ininteligible, es decir, a un hombre sometido a un destino que está más allá de su comprensión. [...] lo mismo ocurre con Job. Dios no dice que ha obrado justamente, Dios dice que su esencia es ser incomprensible, casi monstruoso para los hombres, tal sería la extraña moralidad de ese poema del Antiguo Testamento.²⁹

Hay aquí una lectura literal; el "Libro de Job" pertenece a la etapa del lenguaje metafórico concreto, pero no se intenta conciliar las inconsistencias a través de la alegoría para lograr una armonización con el estándar conceptual actual de Dios "justo y bueno". Borges ha dejado de lado las "premisas cristianas" y también las condicionantes del contexto histórico en que fue escrita la Biblia para abordarla a través de un enfoque inmanente como si se tratara simplemente de una instancia de discurso narrativo.

Ibid., p. 29 y 30.

Ibid., p. 146.

La recreación que realiza Borges del personaje de Judas en algunos de sus cuentos ilustra también la desviación de las premisas cristianas. Judas es una figura recurrente en la narrativa de Borges, y en relación a Judas el tema de la herejía y el motivo del doble: Judas como doble de Cristo. Dos relatos del escritor argentino tienen por temática central la entrega de Jesús por parte de Judas: "Tres Versiones de Judas"³⁰ y "La Secta de los Treinta"³¹. En los dos, hay un proceso de enaltecimiento de la figura de Judas que está íntimamente ligado al motivo del doble. En el primer cuento, las tres versiones de Judas se definen a través del motivo del doble, que se manifiesta en tres dimensiones principales: doble como reflejo, doble por oposición, doble por sustitución. En efecto, en la primera versión, "Judas refleja de algún modo a Jesús"; en la segunda, por creerse indigno de la felicidad y el bien, Judas voluntariamente busca el Infierno, transformándose en la contrafigura de Cristo; en la tercera versión, finalmente, Judas se ha transformado en Hijo de Dios, desplazando a Cristo. En cuanto al segundo relato, la Secta de los Treinta atribuye a Judas el mismo rango que a Jesús: Judas se ha transformado entonces en el doble de Cristo en tanto que objeto de veneración de la Secta.

Conforme a esta lectura, en los dos cuentos está presente una idea que encuentra quizás su forma más explícita en "Los teólogos"³². Me estoy refiriendo a la identidad, o bien complementariedad, de opuestos. Borges resumió el argumento de "Los teólogos" en "El tiempo circular" (1943):

Yo imaginé hace tiempo un cuento fantástico, a la manera de León Bloy: un teólogo consagra toda su vida a confutar a un heresiarca. Lo vence en intrincadas polémicas, lo denuncia, lo hace quemar; en el cielo descubre que para Dios el heresiarca y él forman una sola persona.³³

Pero quizás el ejemplo más apropiado para ilustrar la aproximación de Borges a la Biblia, sea "El Evangelio según San Marcos". En el Prólogo de *El informe de Brodie* (1970), colección a la que pertenece "El Evangelio según San Marcos", Borges dice que debe la trama general de esta historia

Pertenece a *Artificios* de 1944, que integra *Ficciones* (1944), junto con *El Jardín de los Senderos que se Bifurcan* (1941).

Pertenece a *El Libro de Arena* (1975).

Pertenece a *El Aleph* (1949).

J. L. Borges, *Prosa completa*. Volumen 2, Barcelona, Bruguera, 1985, p. 68.

a un sueño de Hugo Ramírez Moroni.³⁴ El hecho, tal como lo expresa el narrador en la primera línea del texto, sucedió en la estancia Los Álamos, de la provincia de Buenos Aires, en marzo de 1928. Su protagonista, Baltasar Espinosa, fue un estudiante de medicina de treinta y tres años próximo a obtener su diploma, cuyos rasgos más sobresalientes eran su facultad oratoria y una "casi ilimitada bondad"³⁵. Invitado por su primo Daniel a veranear en Los Álamos, aceptó "no porque le gustara el campo sino por natural complacencia"³⁶. A los pocos días de llegar, Daniel tuvo que viajar a Buenos Aires y Espinosa prefirió quedarse en la estancia. Inmediatamente después de la partida de Daniel, se desató una tormenta, y la lluvia persistente que siguió produjo la inundación de los campos que rodeaban el casco de la estancia. Espinosa quedó aislado con el capataz, que se llamaba Gutre, y su familia. "Los Gutres eran tres: el padre, el hijo, que era singularmente tosco, y una muchacha de incierta paternidad"³⁷. Obligados a trasladarse a la casa principal a causa de las goteras aparecidas en su vivienda, los Gutres comenzaron a compartir las comidas con Espinosa. Éste había encontrado una Biblia en inglés, en cuyas páginas finales los Guthrie, tal era el nombre original de la familia, habían escrito su historia. Originarios de Escocia, habían llegado a la Argentina a principios del siglo XIX, y se habían cruzado con indios. Al cabo de unas pocas generaciones habían olvidado el inglés y el castellano les daba trabajo. Dentro de esta breve información proporcionada por el narrador, se destaca un comentario acerca de sus creencias religiosas: "Carecían de fe, pero en su sangre perduraban, como rastros oscuros, el duro fanatismo del calvinista y las supersticiones de la pampa"³⁸. "Para ejercitarse en la traducción y acaso ver si entendían algo"³⁹, Espinosa comenzó a leerles el Evangelio según San Marcos, donde por casualidad había abierto el volumen. Los Gutres, que no habían demostrado el menor interés por Don Segundo Sombra, el primer libro que Espinosa había intentado leerles, lo escucharon ahora con atención.

J. L. Borges, *Prosa completa*. Volumen 4, Barcelona, Bruguera, 1985, p.12.

Ibid., p. 69.

Ibid., p. 70.

Ibid., p. 70.

Ibid., p. 72.

Ibid., p. 72.

Como sabemos, San Marcos escribió el segundo Evangelio en griego, en Roma, antes del año 60 de nuestra era. La tradición cuenta que los romanos le pidieron a San Marcos que escribiera las enseñanzas de San Pedro. Esto parece confirmarse por la posición que ocupa San Pedro en este Evangelio, que es precisamente la historia de Cristo vista a través de los ojos del Santo. Como aparentemente el propósito era mostrar a los romanos que Cristo es el Salvador y que es divino, este Evangelio pone más énfasis en los milagros de Jesús que en los sermones. Por otra parte, San Marcos narra los acontecimientos con bastantes detalles, dando la impresión de haberlos presenciado, y su lenguaje es simple y convincente.

La lectura del Evangelio se continuaba todas las noches y Espinosa se dejaba crecer la barba. Pronto, la indiferencia inicial de los Gutres dio lugar al respeto. Su ascendiente aumentó cuando curó con unas pastillas a la corderita de la muchacha que se había lastimado con un alambrado. En esa ocasión, "la gratitud que esa curación despertó no dejó de asombrarlo"⁴⁰. Concluido el Evangelio, le pidieron que lo repitiera, "para entenderlo bien"⁴¹. Mientras tanto, las lluvias continuaban. Una noche lo despertaron martillazos: los Gutres le explicaron que estaban arreglando el techo del galpón de las herramientas que el último temporal había roto. Eso fue el martes, el jueves a la noche la muchacha fue a su habitación: "Era la primera vez que conocía a un hombre"⁴². Al día siguiente, retomando el contenido del Evangelio, el padre quiso corroborar que Cristo se había dejado matar para salvar a todos los hombres del infierno, y que también se habían salvado los que le clavaron los clavos. Después del almuerzo, le pidieron que les relejera los últimos capítulos. Durante la siesta persistieron los martillazos y Espinosa tuvo vagas premoniciones. Cuando se levantó hacia el atardecer, comprobó que las aguas estaban bajando y se encaminó hacia el galpón de las herramientas.

Los tres (Gutres) lo habían seguido. Hincados en el piso de piedra le pidieron la bendición. Después lo maldijeron, lo escupieron y lo empujaron hasta el fondo. La muchacha lloraba. Espinosa entendió lo que le esperaba del otro lado de la puerta. Cuando la abrieron, vio el firmamento. Un pájaro gritó; pensó: Es un jilguero. El galpón estaba sin techo; habían

Ibid., p. 72.

Ibid., p. 73.

Ibid., p. 73.

arrancado las vigas para construir la Cruz.⁴³

"El Evangelio según San Marcos" introduce una variante significativa en el motivo del doble, que mencioné en relación a la figura de Judas y a la temática de la herejía. Primero, el doble de Jesús ya no es un personaje bíblico, sino un estudiante argentino de nuestro siglo; segundo, el lector se convierte en testigo del proceso que conduce a la actualización del mito, no ya a través del ritual religioso o del arte, sino en toda su terrible realidad.

La aproximación puramente "intelectiva", que desde la intelectualidad de Borges origina el Dios casi monstruoso del "Libro de Job", desde un entendimiento "primitivo", fanático y supersticioso como el de los Gutres produce la monstruosa reactualización del mito.

Al leer este cuento el lector iniciado no puede menos que recordar aquellas palabras de San Anselmo citadas por Borges en su conferencia sobre "El libro": Poner un libro en manos de un ignorante es tan peligroso como poner una espada en las manos de un niño.⁴⁴

&&&&&

Ibid., p. 74.

J. L. Borges, *Borges Oral*, Buenos Aires, Emecé Editores/Editorial de Belgrano, 1979, p. 16.

EL EVANGELIO SEGÚN SAN MARCOS (*El informe de Brodie, 1970*)

El hecho sucedió en las estancia Los Alamos, en el partido de Junín, hacia el sur, en los últimos días del mes de marzo de 1928. Su protagonista fue un estudiante de medicina, Baltasar Espinosa. Podemos definirlo por ahora como uno de tantos muchachos porteños, sin otros rasgos dignos de nota que esa facultad oratoria que le había hecho merecer más de un premio en el colegio inglés de Ramos Mejía y que una casi ilimitada bondad. No le gustaba discutir; prefería que el interlocutor tuviera razón y no él. Aunque los azares del juego le interesaban, era un mal jugador, porque le desagradaba ganar. Su abierta inteligencia era perezosa; a los treinta y tres años le faltaba rendir una materia para graduarse, la que más lo atraía. Su padre, que era libre-pensador, como todos los señores de su época, lo había instruido en la doctrina de Herbert Spencer, pero su madre, antes de un viaje a Montevideo, le pidió que todas las noches rezara un Padrenuestro e hiciera la señal de la cruz. A lo largo de los años no había quebrado nunca esa promesa. No carecía de coraje; una mañana había cambiado, con más indiferencia que ira, dos o tres puñetazos con un grupo de compañeros que querían forzarlo a participar en una huelga universitaria. Abundaba, por espíritu de aquiescencia, en opiniones o hábitos discutibles: el país le importaba menos que el riesgo de que en otras partes creyeran que usamos plumas: veneraba a Francia pero menospreciaba a los franceses; tenía en poco a los americanos, pero aprobaba el hecho de que hubiera rascacielos en Buenos Aires; creía que los gauchos de la llanura son mejores jinetes que los de las cuchillas o los cerros. Cuando Daniel, su primo, le propuso veranear en Los Alamos, dijo inmediatamente que sí, no porque le gustara el campo sino por natural complacencia y porque no buscó razones válidas para decir que no.

El casco de la estancia era grande y un poco abandonado; las dependencias del capataz, que se llamaba Gutre, estaban muy cerca. Los Gutores eran tres: el padre, el hijo, que era singularmente tosco, y una muchacha de incierta paternidad. Eran altos, fuertes, huesudos, de pelo que tiraba a rojizo y de caras aindiadas. Casi no hablaban. La mujer del capataz había muerto hace años.

Espinosa, en el campo, fue aprendiendo cosas que no sabía y que no sospechaba. Por ejemplo, que no hay que galopar cuando uno se está acercando a las casas y que nadie sale a andar a caballo sino para cumplir con una tarea. Con el tiempo llegaría a distinguir los pájaros por el grito.

A los pocos días, Daniel tuvo que ausentarse a la capital para cerrar una operación de animales. A lo sumo, el negocio le tomaría una semana. Espinosa, que ya estaba un poco harto de las *bonnes fortunes* de su primo y de su infatigable interés por las variaciones de la sastrería, prefirió quedarse en la estancia, con sus libros de texto. El calor apretaba y ni siquiera la noche traía un alivio. En el alba, los truenos lo despertaron. El viento zamarreaba las casuarinas. Espinosa oyó las primeras gotas y dio gracias a Dios. El aire frío vino de golpe. Esa tarde, el Salado se desbordó.

Al otro día, Baltasar Espinosa, mirando desde la galería los campos anegados, pensó que la metáfora que equipara la pampa con el mar no era, por lo menos esa mañana, del todo falsa, aunque Hudson había dejado escrito que el mar no parece más grande, porque lo vemos desde la cubierta del barco y no desde el caballo o desde nuestra altura. La lluvia no cejaba; los Gutores, ayudados o incomodados por el pueblera, salvaron buena parte de la hacienda, aunque hubo muchos animales ahogados. Los caminos para llegar a la estancia eran cuatro: a todos los cubrieron las aguas. Al tercer día, una gotera amenazó la casa del capataz; Espinosa les dio una habitación que quedaba en el fondo, al lado del galpón de las herramientas. La mudanza los fue acercando; comían juntos en el gran comedor. El diálogo resultaba difícil; los Gutores, que sabían tantas cosas en materia de campo, no sabían explicarlas. Una noche, Espinosa les preguntó si la gente guardaba algún recuerdo de los

malones, cuando la comandancia estaba en Junín. Le dijeron que sí, pero lo mismo hubieran contestado a una pregunta sobre la ejecución de Carlos Primero. Espinosa recordó que su padre solía decir que casi todos los casos de longevidad que se dan en el campo son casos de mala memoria o de un concepto vago de las fechas. Los gauchos suelen ignorar por igual el año en que nacieron y el nombre de quien los engendró.

En toda la casa no había otros libros que una serie de la revista *La Chacra*, un manual de veterinaria, un ejemplar de lujo del Tabaré, una *Historia del Shorthorn en la Argentina*, unos cuantos relatos eróticos o policiales y una novela reciente: *Don Segundo Sombra*. Espinosa, para distraer de algún modo la sobremesa inevitable, leyó un par de capítulos a los Gutres, que eran analfabetos. Desgraciadamente, el capataz había sido tropero y no le podían importar las andanzas de otro. Dijo que ese trabajo era liviano, que llevaban siempre un carguero con todo lo que se precisa y que, de no haber sido tropero, no habría llegado nunca hasta la Laguna Núñez, en Chacabuco. En la cocina había una guitarra; los peones, antes de los hechos que narro, se sentaban en rueda; alguien la templaba y no llegaba nunca a tocar. Esto se llamaba una guitarreada.

Espinosa, que se había dejado crecer la barba, solía demorarse ante el espejo para mirar su cara cambiada y sonreía al pensar que en Buenos Aires aburriría a los muchachos con el relato de la inundación del Salado. Curiosamente, extrañaba lugares a los que no iba nunca y no iría: una esquina de la calle Cabrera en la que hay un buzón, unos leones de mampostería en un portón de la calle Jujuy, a unas cuadras del Once, un almacén con piso de baldosa que no sabía muy bien dónde estaba. En cuanto a sus hermanos y a su padre, ya sabrían por Daniel que estaba aislado -la palabra, etimológicamente, era justa- por la creciente.

Explorando la casa, siempre cercada por las aguas, dio con una Biblia en inglés. En las páginas finales los Guthrie -tal era su nombre genuino- habían dejado escrita su historia. Eran oriundos de Inverness, habían arribado a este continente, sin duda como peones, a principios del siglo diecinueve, y se habían cruzado con indios. La crónica cesaba hacia mil ochocientos setenta y tantos; ya no sabían escribir. Al cabo de unas pocas generaciones habían olvidado el inglés; el castellano, cuando Espinosa los conoció, les daba trabajo. Carecían de fe, pero en su sangre perduraban, como rastros oscuros, el duro fanatismo del calvinista y las supersticiones del pampa. Espinosa les habló de su hallazgo y casi no escucharon.

Hojeó el volumen y sus dedos lo abrieron en el comienzo del Evangelio según San Marcos. Para ejercitarse en la traducción y acaso para ver si entendían algo, decidió leerles ese texto después de la comida. Le sorprendió que lo escucharan con atención y luego con callado interés. Acaso la presencia de las letras de oro en la tapa le diera más autoridad. Lo llevan en la sangre, pensó. También se le ocurrió que los hombres, a lo largo del tiempo, han repetido siempre dos historias: la de un bajel perdido que busca por los mares mediterráneos una isla querida, y la de un dios que se hace crucificar en el Gólgota. Recordó las clases de elocución en Ramos Mejía y se ponía de pie para predicar las parábolas.

Los Gutres despachaban la carne asada y las sardinas para no demorar el Evangelio.

Una corderita que la muchacha mimaba y adornaba con una cintita celeste se lastimó con un alambrado de púa. Para parar la sangre, querían ponerle una telaraña; Espinosa la curó con unas pastillas. La gratitud que esa curación despertó no dejó de asombrarlo. Al principio, había desconfiado de los Gutres y había escondido en uno de sus libros los doscientos cuarenta pesos que llevaba consigo; ahora, ausente el patrón, él había tomado su lugar y daba órdenes tímidas, que eran

inmediatamente acatadas. Los Gutres lo seguían por las piezas y por el corredor, como si anduvieran perdidos. Mientras leía notó que le retiraban las migas que él había dejado sobre la mesa. Una tarde los sorprendió hablando de él con respeto y pocas palabras. Concluido el Evangelio según San Marcos, quiso leer otro de los tres que faltaban; el padre le pidió que repitiera el que ya había leído, para entenderlo bien. Espinosa sintió que eran como niños, a quienes la repetición les agrada más que la variación o la novedad. Una noche soñó con el Diluvio, lo cual no es de extrañar; los martillazos de la fabricación del arca lo despertaron y pensó que acaso eran truenos. En efecto, la lluvia, que había amainado, volvió a recrudecer. El frío era intenso. Le dijeron que el temporal había roto el techo del galpón de las herramientas y que iban a mostrárselo cuando estuvieran arregladas las vigas. Ya no era un forastero y todos lo trataban con atención y casi lo mimaban. A ninguno le gustaba el café, pero había siempre una tacita para él, que colmaban de azúcar.

El temporal ocurrió un martes. El jueves a la noche lo recordó un golpecito suave en la puerta que, por las dudas, él siempre cerraba con llave. Se levantó y abrió: era la muchacha. En la oscuridad no la vio, pero por los pasos notó que estaba descalza y después, en el lecho, que había venido desde el fondo, desnuda. No lo abrazó, no dijo una sola palabra; se tendió junto a él y estaba temblando. Era la primera vez que conocía a un hombre. Cuando se fue, no le dio un beso; Espinosa pensó que ni siquiera sabía cómo se llamaba. Urgido por una íntima razón que no trató de averiguar, juró que en Buenos Aires no le contaría a nadie esa historia.

El día siguiente comenzó como los anteriores, salvo que el padre habló con Espinosa y le preguntó si Cristo se dejó matar para salvar a todos los hombres. Espinosa, que era librepensador pero que se vio obligado a justificar lo que les había leído, le contestó:

-Sí. Para salvar a todos del infierno.

Gutre le dijo entonces:

-¿Qué es el infierno?

-Un lugar bajo la tierra donde las ánimas arderán y arderán.

-¿Y también se salvaron los que le clavaron los clavos?

-Sí - replicó Espinosa, cuya teología era incierta.

Había temido que el capataz le exigiera cuentas de lo ocurrido anoche con su hija. Después del almuerzo, le pidieron que relejera los últimos capítulos.

Espinosa durmió una siesta larga, un leve sueño interrumpido por persistentes martillos y por vagas premoniciones. Hacia el atardecer se levantó y salió al corredor. Dijo como si pensara en voz alta:

-Las aguas están bajas. Ya falta poco.

-Ya falta poco - repitió Gutre, como un eco.

Los tres lo habían seguido. Hincados en el piso de piedra le pidieron la bendición. Después lo maldijeron, lo escupieron y lo empujaron hasta el fondo. La muchacha lloraba. Espinosa entendió lo que le esperaba del otro lado de la puerta. Cuando la abrieron, vio el firmamento. Un pájaro gritó; pensó: Es un jilguero. El galpón estaba sin techo; habían arrancado las vigas para construir la Cruz.